

# Un chercheur racisé face à une subjectivité raciale différenciée : approche clinique et réflexive du racisme

Rachid Bouchareb 

Université d'Evry Paris-Saclay, France 

## Résumé

Pour un chercheur racisé, à enquêter sur le racisme peut sembler périlleux du point de vue du rapport à l'objet que requiert une démarche d'objectivation scientifique. Cet article à visée réflexive s'appuie sur une ethnographie qui met en relation ma biographie à une démarche clinique afin d'accéder à l'expérience raciste de différents groupes racisés en France (étudiantes en travail social et habitants de quartiers populaires). La démarche tout à la fois réflexive et clinique exige une construction patiente et attentive aux conditions d'énonciation de l'expérience afin de repérer les tensions entre identité pour soi et identité pour autrui. Elle permet de comparer des expériences similaires mais vécues parfois différemment selon l'histoire de vie et la fréquence des offenses et agressions racistes. La problématique de l'article questionne l'ambivalence de mon identification ethnoraciale avec les groupes minoritaires, relation qui prend la forme d'un jeu de perceptions analogues ou discordantes. Les désajustements identitaires du terrain sont notamment source de réflexivité, et ce d'autant plus qu'être racisé n'offre pas nécessairement un avantage épistémique dans l'accès aux expériences minoritaires. Dans un contexte de dénégation du racisme systémique le transfert et le contre-transfert (Devereux, 1967) traduisent le partage d'une identité stigmatisée – un Soi racisé – avec des sujets, qui ne se pensent pas d'emblée racisés. Ces façons contrastées de se reconnaître dans l'expérience de racialisation sont le fruit d'un apprentissage différencié d'un Soi racisé, qui se révèle ou se renforce dans l'interaction d'enquête. Le

contre-transfert a notamment permis de visibiliser une subjectivité raciale différenciée.

**Mots-clefs** : Sociologie clinique, identité sociale, réflexivité, subjectivité raciale, transfert, contre-transfert.

## 1. Introduction

Me considérant comme un chercheur racisé parce que minoritaire dans le champ de la sociologie française, je me suis engagé il y a une quinzaine d'années dans une réflexion personnelle et sociologique sur les discriminations multiples qui touchent les descendants d'immigrés d'Afrique du Nord et d'Afrique sub-saharienne (Silberman, 2006). Que ce soit dans l'accès à l'emploi, la recherche de logement, les loisirs, la domination d'un racisme systémique oppresse les groupes héritiers de l'immigration (Boubeker, 2003) dont l'étrangeté est ineffaçable (Ndiaye, 2007). À l'échelle des relations interethniques, plusieurs enquêtes ont caractérisé les stratégies identitaires, de présentation et de préservation de soi, afin de supporter ou surmonter l'assignation raciste (Goffman, 1963 ; Taboada-Leonetti, 1990 ; Dubar, 2007 ; Bouchareb, 2022). Ces pratiques renvoient à une identité sociale marquée par une dualité (Dubar, 2007), identité pour soi (revendiquée) et identité pour autrui (attribuée), qui façonne la subjectivité des minoritaires et la perception de la réalité. De nombreuses recherches ont aussi insisté sur la dimension processuelle de l'identité définie « non par une unité mais par un croisement de relations formant une construction flexible, ouverte, aléatoire et provisoire » (Giust-Desprairies, 1996, p.2), approche que j'envisage de mobiliser pour interpréter les vécus du racisme.

L'approche clinique en a souligné les effets en termes de mutisme, d'incertitude identitaire et de souffrance psychique profonde pour les parents et enfants d'immigrés (Moro, 2001 ; Hamisultane, 2020). Dès lors, face à une dénégation publique du racisme (Fassin, 2006), témoigner auprès d'un enquêteur, racisé ou pas, c'est exposer sa face (Goffman, 1974) et porter un regard rétrospectif sur sa vie. Le racisme comme expérience intime et sociale constitue un fait socio-psychique (de Gaulejac, 2007) que cet article à visée réflexive se

propose d'interroger à partir des façons d'exprimer un vécu dans l'interaction avec un chercheur racisé. Conscient d'une altérité forte dans la société française et d'une image qui m'est renvoyée depuis mon adolescence (« Arabe » ou « Maghrébin », « Musulman »), je conçois que la connaissance sociologique du racisme ne peut faire l'économie d'une auto-analyse réflexive (Bourdieu, 2003) en amont du processus de recherche. Étant pris par l'objet, je mesure que mon « rapport aux valeurs » (Weber, 1987) découle de mes présupposés issus de ma socialisation (Bourdieu, 1993, p.1392). En effet, comment ne pas se sentir impliqué émotionnellement et ne pas s'identifier ou être identifié par les personnes qui me ressemblent ? Est-il possible de penser méthodologiquement l'objet – l'expérience du racisme – de façon réflexive et distanciée lorsque l'identité ethno-raciale (Soi) se voit convoquée aussi directement ?

Je comprends le soi au sens de la psychologie sociale de Mead<sup>1</sup> (1934) et de la sociologie goffmanienne (1963), le soi (*self*) émergeant d'une construction de relations intersubjectives en interaction. Je fais l'hypothèse que le racisme comme système oppressif affecte la construction d'un Soi homogène et vécu comme respectable. Dans cette démarche, la sociologie clinique conjuguée à une approche des relations transférentielles et contre-transférentielles (Devereux, 1967) semble appropriée pour accéder « au plus près du vécu des acteurs » (de Gaulejac, 2007, p.25) et révéler de façon distanciée le sens de leurs expériences.

Après avoir exposé une méthodologie qualitative plurielle fondée sur des relations entre matériaux auto-ethnographiques, biographique et ethnographique, je commencerai par restituer certains traits de mon histoire familiale qui me mettaient à l'abri d'une perception minoritaire, et une expérience tardive de l'altérité qui me conduisit à faire du racisme un objet de recherche. Dans un second temps, je présenterai de façon réflexive ma pratique d'enquête fondée sur l'enjeu d'établir une relation clinique de proximité pour explorer une expérience de l'altérité dans différents contextes

---

1 Le Soi se définit dans un rapport de réciprocité entre un Je et des Autrui significatifs et généralisés (Dubar, 2007, p.15). La double identité sociale (virtuelle et réelle) chez Goffman (1963) permet de souligner une tension qui découle du regard d'Autrui.

sociaux saisis par l'enquête. La troisième partie mettra en lumière les situations de contre-transfert qui révèlent les vécus différents d'un Soi racisé et les savoirs pratiques (mise à distance du racisme et attitude joueuse) qui m'ont amené à reconsidérer une interprétation univoque du vécu du racisme. Nous concluons par exposer les étapes d'une construction réflexive de l'enquête qu'un chercheur.e, racisé ou non, devrait considérer en matière de sociologie du racisme.

## 2. Une méthodologie qualitative plurielle

Animé par un souci de réflexivité continue mon enquête croise trois sources qualitatives : auto-ethnographique, biographique et ethnographique. La confrontation de ces matériaux vise d'une part, à mieux situer mon positionnement en prenant conscience de ses effets sur ma pratique d'enquête, et d'autre part, à comparer différents points de vue révélateurs de contextes ethnographiques qui spécifient le vécu d'un Soi racisé.

De nature auto-ethnographique, les premiers matériaux résultent d'un retour sur une socialisation familiale qui m'a conduit à ne pas voir le racisme et à ne pas me penser minoritaire. Une découverte tardive, à la suite d'interactions racistes à l'âge adulte, et un retour sur des expériences passées ont généré une volonté d'objectiver le racisme. À la suite de Pierre Bourdieu (2001, p.44), je pense qu'il est nécessaire d'objectiver son passé biographique pour avoir conscience des obstacles sociaux dans la perception d'autrui : « Elle [l'objectivation participante] vise à une objectivation du rapport subjectif à l'objet qui, loin d'aboutir à un subjectivisme relativiste et plus ou moins antiscientifique, est une des conditions de l'objectivité scientifique ». De plus en plus de chercheurs racisés (Twine, Warren, 2000 ; Quashie, 2017 ; Hamisultane, 2014, 2022 ; Bédinadé, Mayenga, 2023 ; Bouchareb, 2023) questionnent l'effet des catégorisations ethnoraciales sur la relation d'enquête en termes de proximité ou de non-correspondance avec les sujets minoritaires. Cette dimension a trait à la nature de l'implication du chercheur racisé et requiert une approche réflexive des dynamiques complexes d'identification (culturelle, religieuse, ethnique, urbaine). Mon propos s'oppose aux conceptions incitant le chercheur racisé à mettre à distance son

expérience personnelle pour recevoir les discours mobilisant des valeurs (indignation, injustice) provenant de minorités racisées. Cela sous-tend en effet que seul un chercheur non racisé serait légitime car non influencé par des valeurs intériorisées. Or il est nécessaire de comprendre pourquoi des expériences similaires aux sujets sont vécues parfois différemment selon l'histoire des agressions racistes et la subjectivité raciale qui en découle.

Les *récits d'expérience* (Hamisultane, Lorrain, Nicolas, Rhéaume, 2021) que je mobilise dans un second temps sont à la fois ethnographique et biographique. Produit de deux temporalités entrecroisées, ces récits se fondent sur une relation spécifique à deux groupes de minoritaires (des étudiantes en travail social et des habitants de villes populaires). Mon utilisation des récits dans ce texte s'appuie sur des matériaux sélectionnés pour leur valeur heuristique et démonstrative afin d'étayer l'analyse qualitative.

Mon premier terrain a été forgé par une position d'enseignant (2012-2022) auprès d'étudiantes préparant le diplôme d'assistant de service social au sein de trois écoles parisiennes et d'étudiant.es en sociologie d'une université de banlieue parisienne. Me trouvant en présence d'étudiantes racisées, une double position d'enseignant racisé et de sociologue<sup>2</sup> a facilité une mise en mots du racisme, dans le cadre de séances de cours de sociologie (méthodes, travail social), complétés d'entretiens non directifs (15). Le fait de partager une proximité raciale alliée à une posture compréhensive donnait lieu à une conscientisation du racisme. Ma pratique de chercheur universitaire (dissimulé) se déployait ici pour faciliter le récit. Sans chercher à imposer le thème, je laissais venir les souvenirs de faits douloureux tout ayant une attitude empathique. Les interactions racistes exposées provenaient soit du milieu professionnel (stages), soit de leur vie personnelle (antérieure ou non à leur entrée en centre de formation). À ces entretiens s'ajoutent des conversations avec des travailleurs sociaux racisés (4) que j'ai eu l'occasion de rencontrer lors de jurys de certification.

---

2 Les lieux d'enseignement ne comptent aucun homme et femme racisé sous statut d'enseignant permanent.

Mon second terrain m'était plus familier car il s'appuie sur des entretiens ethnographiques au sein d'espaces urbains fortement ethnicisés où j'ai passé mon enfance (Seine-Saint-Denis, département situé en banlieue Nord-est de Paris, et 1<sup>er</sup> département de France métropolitaine comptant le plus d'immigrés et de descendants). J'ai conduit plusieurs entretiens avec les mêmes personnes nées en France (10), soit la 2<sup>ème</sup> génération, sur une longue période (depuis 2011), ces entretiens se rapprochant au fil des rencontres du mode de la conversation (de Sardan, 2008). J'ai aussi pris part à plusieurs échanges entre minoritaires. D'autres entretiens réalisés in situ étaient moins approfondis car la relation d'enquête s'avérait difficile à établir. Lors de ces échanges, j'ai fait le choix de ne pas commencer par évoquer le racisme. Les sujets de discussion étaient les suivants : recherche d'emploi, expérience scolaire et professionnelle, relations avec la police, contacts mixtes dans l'espace urbain.

Le point commun entre ces deux groupes (étudiantes et habitants de quartiers populaires) est l'origine ethnique (Afrique subsaharienne, Maghreb), le jeune âge (20-41 ans) et la vie en quartier populaire pour certain.e.s. Excepté deux personnes racisées plus âgées, ils et elles appartiennent à la même génération de descendants d'immigrés ou sont des Français issus des territoires d'outre-mer. L'intérêt analytique sera de comparer des expériences de racisme perçues et énoncées différemment face à un enquêteur minoritaire. Je m'appuierai sur la *Grounded theory* (Glaser, Strauss, 1967) par laquelle se coconstruisent réciproquement le cadre analytique et des matériaux de nature objective (description de faits) et subjective (remémoration et signification pour la personne). Je chercherais à appréhender la réception du racisme dans un contexte social de banalisation, en étant attentif aux savoirs issus de l'expérience biographique des personnes (Rhéaume, 2007). Si pour la *Grounded theory* le chercheur doit retourner plusieurs fois sur le terrain, ma démarche réflexive conduira à faire preuve d'une vigilance continue à l'égard des relations de transfert et contre-transfert produits du racisme systémique et du cadre clinique d'interaction.

### 3. Un objet au croisement d'un passé social et d'une trajectoire de recherche

Fils d'ouvrier marocain arrivé en France en 1972 (à l'âge de 18 ans) et d'une mère au foyer qui l'a rejoint quelques années plus tard, l'appréhension de mon appartenance raciale a été tardive, au tournant de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Né dans une ville populaire de la banlieue est parisienne (en cité HLM), mes parents n'évoquaient pas les agressions racistes rencontrées depuis leur émigration (Jamoulle, 2013) et investissaient fortement l'école comme outil d'émancipation. À cette époque, la domination au travail et la violence raciste dans l'espace urbain – rue, transports – (Hajjat, 2005 ; Gastault, 2020) favorisaient le refoulement et les ruptures de transmission familiale (Moro, 2001). Comme l'énonçait Sayad (1993), la première génération d'immigrés a vécu dans l'impossibilité de mettre en mots son expérience : « Le monde de l'immigration et l'expérience de ce monde sont sans doute parfaitement fermés à la plupart de ceux qui en parlent » (p.1268). Cette expérience familiale a influé sur ma croyance d'être un citoyen français, et je ne souhaitais peut-être pas me penser ou percevoir racisé lorsque je commençais des études supérieures.

Mes premières recherches de thèse en 2002 à l'Université de Paris VIII et de post-doctorat en 2010 n'ont d'ailleurs pas porté sur le racisme ; influencé par le marxisme je m'étais d'abord intéressé aux rapports de classe et de genre que révèlent les conflits du travail entre managers et employé.e.s dans les réseaux de boutique en France et en Belgique. Lors des situations d'enquête je ne me sentais pas racisé, je peux dire a posteriori que les interactions flottantes (sujet à stigmat) n'avaient pas d'effets sur mon identité sociale. J'étais peut-être dans une forme de déni du racisme tant il s'agissait d'un impensé scientifique dans le champ académique (de Rudder, 2018) et compte-tenu de ma place minoritaire au sein de mon laboratoire de recherche. À la différence du genre, les travaux sur la racialisation n'étaient pas à l'époque – et le sont toujours difficilement – un objet légitime ni à l'université ni au CNRS. Constatant le faible nombre de recherches sur la division raciale du travail et ses effets en termes de discriminations, j'ai souhaité étudier ces processus impensés

d'une sociologie française du travail centrée sur la classe sociale (Bouchareb, 2018). En outre, c'est mon parcours professionnel de sociologue qui a favorisé une compréhension des mécanismes du racisme que je n'avais jusque-là pas considéré comme déterminants. Ma volonté de recueillir et comparer les expériences individuelles s'est accrue tout au long de cette trajectoire de recherche, que ce soit durant des enquêtes portant sur ce thème ou non, et à l'échelle de ma vie privée (famille, amis). Je tiens notamment depuis 2010 un carnet qui recense les affaires judiciaires de discrimination raciste au travail ainsi que les agressions policières : fichage ethnique, harcèlement discriminatoire, humiliation, violences verbale et physique. Les sources mobilisées proviennent du Défenseur des droits (une institution étatique datant de 2011, ex-HALDE, haute autorité à la lutte contre les discriminations qui avait été créée en 2004), d'organisations syndicales, d'articles de presse, et de faits survenus dans mon département de naissance.

Le « choix » du racisme comme objet de recherche croise ainsi des événements biographiques et une volonté de l'objectiver scientifiquement. Par exemple, au fil des entretiens avec des groupes racisés, certaines scènes rapportées me rappelaient des souvenirs d'adolescence : un mur sur lequel était inscrit « Sale arabe » dans une ville pavillonnaire dans laquelle nous avons emménagé. À l'époque je ne me sentais pas affecté car ma socialisation familiale limitait fortement une identification à la culture d'origine<sup>3</sup>. Quelques années plus tard, il m'arrive encore de passer près de ce mur et de mesurer a posteriori la violence de l'insulte raciste. En reprenant les apports de Norbert Elias (1983) dans son ouvrage, *Engagement et distanciation*, je conçois que la connaissance réflexive et progressive de ma subjectivité raciale affectée, marquée par le fait de ne plus avoir honte de l'être, a déterminé méthodologiquement la relation aux groupes racisés et l'interprétation des récits d'expérience que je vais livrer.

---

3 Par souci d'intégration, mon père avait refusé que je suive des cours de langue arabe au sein d'une école publique qui le proposait à l'époque.

#### 4. Une relation de proximité à penser de façon clinique

J'ai dans un premier temps éprouvé une réticence à solliciter des personnes racisées pour partager des expériences au travers d'un entretien semi-directif qui me semblait moins adapté face à des sujets qui estiment que nous en savons déjà beaucoup du fait d'une identité raciale commune. En partant de mon expérience professionnelle d'enseignant j'ai été interpellé par des récits de travailleurs sociaux racisés et d'étudiantes alors que je ne me positionnais pas comme enquêteur. Je me suis questionné sur la relation de transfert qui se jouait car le racisme évoqué entraînait en résonance avec mes expériences passées et actuelles. J'ai progressivement établi une relation clinique d'écoute attentive lors de dialogues avec ces groupes qui me prenaient comme témoin<sup>4</sup> légitime à recevoir leur vécu.

##### *Une présence facilitatrice légitimée par mon statut d'enseignant/sociologue racisé*

La rencontre entre minoritaires porteur d'un stigmatisme demeure relativement incertaine quant à l'acceptation de soi (son image) car elle oscille entre le non-dit, l'évitement ou la révélation d'une vérité pour soi et Autrui (sociologue). Pour comprendre ces attitudes, il faut rappeler que le racisme systémique ou structurel (Le Cour Grandmaison, Slaouti, 2020) conditionne la conscience de soi des groupes minoritaires car les normes véhiculées par les discours publics de l'Etat (égalité républicaine, cohésion nationale) conduisent à délégitimer les expériences minoritaires qui dévoileraient un ordre social raciste. Face à cet impensé politique<sup>5</sup>, le racisme devient

4 Cette façon d'être-avec se rapproche du « témoin muté » développé par Maria Vivas-Romero (2017, p.41), inspiré des travaux de Donna Haraway, qui vise à rééquilibrer les relations de pouvoir entre le participant et l'auteur, et à « assumer notre influence sur la réalité et apprendre de nos participants ».

5 Pour Didier Fassin (2006, p.157) qui a étudié au tournant des années 2000 le passage du déni à la dénégation des discriminations raciales, « à partir du moment où la réalité est nommée publiquement tout en étant réfutée dans son interprétation, au moins par une partie importante de celles et ceux qui la produisent (les employeurs et les bailleurs sociaux) ou la coproduisent (les pouvoirs publics et les intellectuels), les tensions se trouvent mises au jour et les affrontements s'expriment (la dénégation, toujours pour la psychanalyse, fonctionnant comme un mécanisme de défense) ». Fassin analyse deux procédés de dénégation : la délégitimation des acteurs et la

un sujet minimisé ou discrédité qui donne lieu à une forte charge émotionnelle lorsqu'il trouve une occasion de s'exprimer. Le découvrir à l'âge adulte devint, autant pour moi que dans le récit suivant, un fait fondateur du parcours de vie, une nouvelle expérience de soi :

Je me souviens d'un jour où mon fils jouait avec un enfant dans le square. Il vient me voir et me dit « c'est vrai papa que je suis Noir ? », c'est là que je me suis pour la première fois vu comme Noir (Farid, éducateur spécialisé, parents marocains, 40 ans).

L'expérience de l'altérisation confère ici un marquage racial à des traits physiques (phénotype, couleur de peau) qui étaient invisibles à Farid car l'identité pour soi ne faisait pas question jusque-là. Ce processus conduit à endosser une nouvelle extériorité (être dorénavant vu comme Noir), soit une identité imposée par autrui (Dubar, 2000, p.113). M'estimant aussi concerné en tant que minoritaire, cette révélation à soi, signe d'une double conscience (W.E.B. du Bois, 1903) subordonnée au regard dominant porté sur soi, participe à conférer une identité stigmatisée que mon interlocuteur n'a pas craint de me confier en aparté d'une rencontre professionnelle (un jury d'évaluation d'étudiants passant un diplôme en travail social). C'est en évoquant les inégalités ethnoraciales que rencontrent les jeunes de quartiers populaires de Seine-Saint-Denis dans lesquelles Farid intervient que l'envie de témoigner a pris forme. Je devenais ainsi un confident légitime car la relation de confiance reposait potentiellement, en plus d'une proximité professionnelle (jury), sur ma qualité de sociologue – racisé – qui lui semblait peut-être exceptionnelle.

Le statut énonciatif de la parole est en outre facilité par l'espace compréhensif instauré à un niveau intersubjectif<sup>6</sup> et interracial. Dans

---

contestation des problèmes de discrimination raciale (au profit de la classe et des territoires).

6 Au sens de Merleau-Ponty (1945, p. XV) : « Le monde phénoménologique, c'est, non pas l'être pur, mais le sens qui transparait à l'intersection de mes expériences et celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres, il est donc inséparable de la subjectivité et de l'intersubjectivité qui font leur unité par la reprise de mes expériences passées dans mes expériences présentes, de l'expérience d'autrui dans la mienne ».

le contexte d'un échange en classe avec des étudiantes en travail social, il est intéressant de noter que la situation raciste remémorée traduit à la fois une sidération et une envie de se libérer de l'infériorité vécue en confirmant le racisme du majoritaire. L'espace de prise de parole favorisée par mon indignation apparente (acquiescements, regard affecté) venait atténuer la distance traditionnelle entre enseignant et étudiant.

J'ai travaillé pendant sept ans pour un pharmacien à Bordeaux, il me disait « vous êtes à l'heure, vous ne faites pas l'africaine ». Ça m'a choqué [silence], en sept ans je n'ai jamais fait d'erreur de caisse, j'ai toujours bien travaillé [ton véhément] Je n'ai jamais ressenti que j'étais différente en Ile-de-France, j'ai côtoyé tout le monde, parlé avec toutes les origines. Et c'est à Bordeaux que j'ai vécu le racisme, je me suis sentie Noire ! (Etudiante, 29 ans, parents issus d'Afrique sub-saharienne)

Une telle révélation à soi repose sur une pulsion<sup>7</sup> de dire qui atténue un traumatisme psycho-social. Dans l'extrait suivant, la découverte du racisme résulte d'une épreuve d'altérisation qui bouleverse les représentations qu'une jeune femme se faisait jusqu'à présent de son identité ethnoraciale, au point de changer de parcours de formation (passer du marketing à la sociologie). La double dimension du racisme au travail en tant que discrimination salariale et mépris de soi donna lieu à une prise de conscience de son altérité.

Dès le début j'ai vécu du racisme verbal... Je n'avais pas le même salaire qu'une autre alternante [dans le cadre d'un Master Marketing], quand j'ai contesté il [le patron d'une petite entreprise] m'a dit "Prenez vos affaires et partez". Avant cela, je n'avais jamais été confrontée au racisme, à un racisme aussi direct. Je pensais que le racisme concernait surtout les personnes arrivées de l'étranger, ayant un accent... Et que ça ne pouvait pas concerner les personnes ayant une culture française.

Moi : Avez-vous cherché à informer votre école pour dénoncer les faits ?

7 Au sens « d'une poussée énergétique et motrice qui fait tendre l'organisme vers un but » (Lagache, 2009, p.26). Bourdieu (1993, p.1408) parle d'un « travail d'explicitation gratifiant et douloureux à la fois, et pour énoncer, parfois avec une extraordinaire intensité expressive, des expériences et des réflexions longtemps réservées ou réprimées ».

Oui mais ils n'ont rien fait. Le responsable de formation m'a même rejetée, il n'a pas voulu m'écouter.

(Farida, étudiante en Master de Sociologie, 25 ans, parents algériens)

L'année suivante, cette étudiante m'a contacté pour me présenter un pré-projet de thèse sur « l'influence des médias en France et ses conséquences au travail ». Je peux interpréter une telle bifurcation (*turning point*) du parcours de vie à une reconversion de soi (Negroni, 2007) matérialisée par la recherche d'une affirmation symbolique car le travail réflexif fait prendre conscience du statut de minoritaire. Au travers de ces récits de racisme ordinaire (Essed, 1991), l'envie de témoigner est un élément de présentation d'un Soi blessé. Faisant écho à mon passé social, cette relation transférentielle avec des étudiantes racisées me conduisit à m'intéresser aux relations entre la conscientisation du racisme et la signification au regard de l'identité pour soi.

### *Face au racisme ordinaire et la stigmatisation des victimes : supporter difficilement un Soi racisé*

Dans l'espace public, les différentes formes d'expression de l'idée de race<sup>8</sup> affectent le sens de l'expérience quotidienne des minoritaires qui subissent un racisme invisible car non reconnu dans sa dimension structurelle : « *Tout se passe donc comme s'il se situait hors des réalités concrètes, hors même de l'interaction sociale, à l'extérieur des acteurs* » (de Rudder, 2018, p.262). En situation d'entretien, une tension a lieu entre l'effet de révélation que permet l'évocation d'une expérience personnelle et le risque de dévalorisation de soi en se reconnaissant racisé face à un autre racisé (effet miroir d'un Soi commun). Pour en atténuer les risques, dire sans évoquer la couleur de peau est une stratégie identitaire que j'ai souvent rencontrée : « Ma légitimité à être vue comme citoyenne française a déjà été remise en cause »

8 Telles que l'euphémisation par le culturalisme, l'ethnisation ou la diversité (Doytcheva, 2015). Par cette dissimulation l'Etat réussit à instituer en permanence le différent dans le cadre d'une altérisation sous-jacente à l'action publique (par les programmes suivants : « quartiers de reconquête républicaine », « zone d'éducation prioritaire », « zone de sécurité prioritaire », ciblant les espaces urbains où sont concentrés les racisés).

(Entretien individuel avec une étudiante, 24 ans, parents maliens). Ou encore : « *Il est triste de constater que la France reste silencieuse face à une réalité qui creuse les écarts dans la perception de l'identité, de la citoyenneté* » (Educateur spécialisé, 38 ans, parents marocains). À l'inverse lorsque le rappel racialisant des origines devient fréquent, le transfert que facilite mon statut d'*insider racial* (même groupe ethnique) a donné lieu à une parole critique :

Lorsqu'on prend un café ensemble, ils disent "vous faites du communautarisme" et eux, on ne leur fait jamais de reproches quand ils se réunissent. [silence] Quand c'est la fin du ramadan, ils demandent que l'on apporte des gâteaux. Et eux, quand c'est la fête de la chandeleur, on ne leur demande rien ! (Assistante de service social en mairie, 41 ans, parents marocains, Seine-Saint-Denis)

Objet de contemplation malveillante et d'agression digne de l'époque coloniale, réussir à relater la scène raciste suivante témoigne d'une profonde sincérité, une vérité pour soi qui devenait insoutenable : « *Je suis avec mes trois enfants dans un square, on me dit "ta tribu"... Ils sont métis, on me prend pour la nounou !* » (Femme, 35 ans, parents Afrique sub-saharienne, cadre dans un service social). Alors que les témoignages précédents exprimaient un déni de citoyenneté ou un racisme à visée culturaliste et religieuse, ce dernier récit est le signe d'une subjectivité raciale critique d'un attribut racialisant (couleur de peau) faisant l'économie d'euphémismes qui auraient pu protéger émotionnellement la personne. Dans certains cas l'espace de compréhension, que permet la posture clinique (disponibilité, écoute attentive, non jugement), offrait une occasion inédite d'extérioriser ou se libérer d'un vécu intime : « *Ma tutrice de stage a dit en ma présence "ce sont des africaines... elles profitent du système". Je me suis sentie racisée !* » (Propos recueilli lors d'une entrevue sollicitée en amont d'une visite de stage, étudiante issue des DOM, 25 ans).

Je découvrais au fil mon cheminement d'enquête et de mon parcours de vie que les voix des minoritaires racisés restaient inaudibles, réservées à des espaces familiaux ou amicaux intimes ou publics (« réseaux sociaux »), et n'envisageaient pas de percer le mur du racisme par la mobilisation : prise de parole publique,

plainte à la police, engagement associatif. Pour se préserver, certains minoritaires passaient à autre chose et minimisaient le racisme ordinaire. Le Soi racisé est en effet lourd à porter tout comme je le ressentais par mon vécu personnel. Il s'agit d'un changement biographique radical car il faut apprendre à vivre avec – se sentir différent – ce qui est terrifiant et insécurisant comme nouvelle expérience de soi. De plus, l'incertitude d'appartenir à un groupe légitime et valorisant renforce la réticence à se dire victime alors que cette catégorie n'a cessé de prendre de l'ampleur depuis les années 1980 (Latté, 2008). Dans certains sphères sociales telle que la recherche d'emploi, définir une situation par le racisme s'avère en effet illégitime tant une « culture » anti-victimation<sup>9</sup> et méritocratique participe à susciter le doute : « *Mon frère répétait souvent c'est peut-être moi ? Il a fait une grande école d'ingénieur au Havre. Il a cherché un emploi mais n'a pas trouvé ? Il ne devait pas se plaindre du racisme car il avait été favorisé [...] Il y a aujourd'hui des quotas, de la discrimination positive<sup>10</sup>, dans les grandes écoles... Ma sœur a eu des très bonnes notes au Bac, elle a intégré Assas [grande université parisienne de droit], un autre milieu, Blanc. On ne pouvait donc pas se plaindre du racisme. Mais il y a toujours des différences, des discriminations. La situation ne change pas pour notre génération !* » (Fatou, étudiante en travail social, 25 ans, dont le frère est ingénieur expatrié en Suisse, 35 ans, parents maliens). Ce propos tenu spontanément en classe reconnaissait à demi-mot le statut de victime. Il démontre les dilemmes moraux dans lesquels se trouvent

9 L'étiquetage dépréciateur du statut de victime n'a cessé de s'amplifier à la suite d'un discours étatique qui valorise l'égalité abstraite et la méritocratie, et ne reconnaît pas les minorités ethno-raciales. De plus, les organisations patronales minimisent les discriminations, les victimes ne seraient pas légitimes dans une société fondée sur le mérite. La plainte peut même se retourner contre les victimes suspectées de ne pas vouloir s'intégrer ou d'exagérer la dénonciation du racisme (Steiff-Fénart, 2006). Latté (2008) identifie une culture anti-victimaire qui découle de la dénégation publique du racisme : « ce discrédit frappe la parole de certaines victimes plus que d'autres et vise principalement les mouvements de défense des « immigrés », les organisations musulmanes et les partisans de la cause noire ».

10 En fait, seuls deux groupes sociaux font l'objet de programme de discrimination positive (dont des quotas) en France : les personnes en situation d'handicap et les femmes. En revanche, certaines grandes écoles telles que Science po ont développé des quotas sur un critère territorial (lycées situés en zone d'éducation prioritaire) et social (boursiers).

les racisés lorsqu'il s'agit de qualifier un vécu, et malgré cela une capacité à énoncer une vérité pour soi qui permet de dépasser la honte associée au stéréotype de la victime : « *On te dit tout de suite que tu te victimises, que tu joues la victime [ton ironique]* » (Fatou). Fruit d'un savoir expérientiel, ce point de vue s'écarte justement du point de vue des normaux (Goffman, 1963) selon lequel les stigmatisés profiteraient de leur stigmatisme pour justifier un échec social.

Habitué à ne pas se plaindre la recherche d'exemplarité est pour les familles immigrées une façon de prouver au majoritaire qu'il se trompe, mais au risque d'endosser l'attitude traditionnelle d'hypercorrection sociale spécifique au statut d'immigré (Sayad, 1999). Une réplique fréquente ressort ainsi des échanges avec des jeunes en insertion rencontrés au cours de mes études : « Celui qui veut travailler, il peut le faire, y en du travail... » (jeune en recherche d'emploi, 23 ans, Bac+3, parents algériens). Redoublant le racisme intériorisé des parents, il s'agit aussi de protéger son image ou sa réputation à l'échelle des relations locales. Ne souhaitant pas perdre la face et faire bonne figure (Goffman, 1973, p.9), la position victimaire est d'autant plus assimilée à celle de faible – et non de dominée – qu'il y a moins d'agents politiques et associatifs pour socialiser les descendants d'immigrés à une culture militante anti-raciste à l'image de la « génération Beur<sup>11</sup> » les ayant précédés (Beaud, 2024).

### *Une identité dévalorisée qui tient aux clivages entre minoritaires*

Lors de mon enquête ethnographique au sein des quartiers populaires qui m'étaient familiers, le présupposé d'une confiance acquise et la question du « racial *matching*<sup>12</sup> » se sont étonnamment posés car je n'étais pas toujours accordé aux attentes des minoritaires, trop

11 Nous pouvons citer la Marche pour l'égalité et contre le racisme qui s'est déroulée entre le 15 octobre et le 3 décembre 1983, entre Marseille et Paris. Elle avait mobilisé 100 000 personnes (descendants d'immigrés, militants antiraciste et simples citoyens). Ce mouvement social est né en réaction aux violences policières survenues à Lyon et crimes racistes (tel celui de Toufik Ouannès, 9 ans, tué le 9 juillet 1983 par un voisin à La Courneuve) dans un contexte de hausse du Front national.

12 Défini comme un appariement racial. S'intéressant aux conditions raciales de la relation d'enquête cette approche interroge « les dilemmes éthiques, émotionnels,

proche ou trop distant selon l'âge, le capital culturel, la couleur de peau ou l'origine nationale supposée. En effet, le racisme dérange et ne se divulgue pas facilement tant il est sujet à des conflits d'interprétation de l'expérience vécue. J'ai souhaité au fil de l'enquête comprendre ce mécanisme de défense qui affectait le Soi racisé (groupal). À un niveau clinique, les désajustements identitaires me conduisaient à mieux saisir les relations entre le vécu problématique du racisme et la définition de soi selon la situation d'enquête. En situation d'observation directe, une certaine haine intériorisée transparaisait lors d'interactions conflictuelles (regards méfiants ou provocateurs) avec d'autres individus racisés en dehors du quartier, comprenant davantage des descendants d'immigrés que des primo-arrivants. Cette haine ou colère s'exprime autant contre soi que le groupe stigmatisé d'appartenance, sous la forme d'un honneur blessé (Weber, 1971, p.34) : « *Je déteste les Arabes. Lorsque j'interviens dans une entreprise, ils ne répondent pas « salam aleykum*<sup>13</sup> », ils sont gênés devant leurs collègues français » (technicien, 26 ans, parents marocains). Ces propos confiés au sein d'un espace privé, repas familial, faisaient suite à une discussion lancée sur le racisme. Le clivage intra-ethnique suivant révèle de plus une différence générationnelle en matière de conscience politique du racisme : « *J'ai plusieurs employés d'origine algérienne et marocaine [descendants de 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> génération]. Ils ne veulent pas m'obéir, ils préfèrent suivre un chef français. Je leur dis "vous voulez retourner à l'époque coloniale, restés colonisés !"* » (Cadre supérieur, industrie automobile, 55 ans, parents algériens).

Une autre situation de honte de Soi est ici révélatrice d'un mépris envers d'autres minoritaires au sein du même quartier, qui témoigne d'une conscience raciale aliénée ou d'un aveuglement à son groupe racial (un « Voile » au sens de W.E.B du Bois, 1903). Je fus en présence de plusieurs amis (descendants d'immigrés d'Afrique du Nord) que j'avais revu après plusieurs années, lorsque je demandais

---

analytiques et méthodologiques potentiels générés par les subjectivités raciales, les idéologies raciales et les disparités raciales » (Twine, 2000, p.6).

13 Dans la religion musulmane il est fortement recommandé de dire ou rendre cette salutation lorsqu'un individu ou deux groupes d'individus de confession musulmane se croisent.

des nouvelles d'une relation commune. C'est alors qu'un membre du groupe – le plus jeune (30 ans) – répondit avec un sourire en coin : « Kader, c'est un tox [toxicomane], laisse tomber... ». Je savais que cet ancien ami d'enfance [nous jouions dans la même équipe de football] avait eu un parcours de rue, qu'il était sujet à des addictions, mais entendre cette forme de condamnation stigmatisante me décevait. J'avais supposé à tort une solidarité de quartier fondée sur une appartenance ethnique revendiquée parce que fondée potentiellement sur une conscience raciale fière (fondée sur l'arabité) à l'image de la conscience Noire révolutionnaire (Biko, 2014) qui avait marqué la lutte contre la ségrégation raciale en Afrique du Sud. En cela, la honte de son groupe d'assignation (Soi racisé) nourrit un racisme intériorisé (bell hooks, 2023) tant la résignation – impossibilité d'influer sur le racisme systémique – ou le refus d'adhérer à l'image renvoyée est puissante chez certains minoritaires qui ne se pensent pas victime.

## 5. Un cas singulier de contre-transfert : vers une subjectivité raciale différenciée

Faire face à différentes variantes de subjectivité raciale m'a affecté en tant que chercheur racisé d'autant plus que je ressentais davantage le racisme à l'âge adulte : agression verbale ou visuelle (regards réprobateurs) lors d'interactions avec des majoritaires (policiers, passants...), changer de trottoir lorsqu'on m'apercevait (pendant et après la période COVID bien que portant le masque), être pris pour un agresseur potentiel dans les transports. Cette sensibilité au racisme a cependant exercé des effets de cécité car je présupposais à tort le partage d'une identification commune avec d'autres minoritaires et que le racisme ne provenait que de relations entre majoritaires et minoritaires. Le désenchantement personnel (Elias, 1983) signe d'un contre-transfert a permis de me distancier de l'objet pour l'apprécier dans sa façon de rétroagir sur moi (Costantini, 2009, p.103) et de rendre visible les processus de racialisation et les tensions subjectives dans la définition de soi des sujets minoritaires. Il ne fallait dès lors pas épouser sans auto-analyse le vécu d'autrui (« se mettre à sa place en pensée », Bourdieu, 1993, p.1400) au risque de

ne pas saisir les contre-transferts ou contre-interprétations d'une expérience « commune ». Car les désajustements relationnels dans l'interaction m'ont convaincu de l'intérêt scientifique de comprendre les processus expérientiels et identificatoires qui conduisent à une subjectivité raciale différenciée.

### *Dénégation du racisme ou réappropriation de Soi ?*

Si les expressions du racisme exposées dans un premier temps traduisaient un transfert dont les raisons peuvent ne pas être ethniques ou culturelles mais aussi professionnelle (relation pédagogique enseignant/étudiant) ou urbaine (proximité de résidence), il s'agit à présent de réfléchir aux situations d'entretien qui produisent un contre transfert culturel (Delanoë, 2015), résultant d'un désajustement identitaire du Soi. L'approche psychanalytique de Georges Devereux (1963), découverte tardivement dans mon parcours académique, s'est avérée précieuse pour comprendre les conflits d'identification lorsque je fus en interaction avec d'autres minoritaires : « Toute méthodologie efficace en science du comportement doit traiter ces perturbations comme étant les données les plus significatives et les plus caractéristiques de la recherche en science. Elle doit exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive » (p.16). Pour Devereux, l'obstacle empirique (Schwartz, 2011, p.347) permet en effet d'enrichir l'interprétation du réel : « le contre-transfert est la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient » (Devereux, 1963, p.75).

### *Mise à distance du racisme et attitude joueuse*

Les données précédentes indiquaient que certains minoritaires racisés se sont sentis en confiance pour évoquer des expériences sans toujours les qualifier de racistes ou se dire victime. À l'inverse, certains s'opposent explicitement au vocable proposé par les sociologues. C'est ainsi que je me trouvais au cours d'un échange avec une connaissance (sans révéler ma posture d'enquête), directement interpellé de la manière suivante : « arrête avec le racisme ! On n'est pas chez nous ! [d'un ton agacé] » (Mohand, homme, 55

ans, sans emploi, parents algériens). Cette réplique inattendue me déçut (contre-transfert négatif selon Devereux), et je n'arrivais pas à comprendre sur le moment le sens de cette réfutation. Cette situation d'enquête incitait à réinterpréter le racisme en relation avec une définition de soi révélatrice d'une frontière raciale Eux/Nous (Elias, 1987), « Français » et « étrangers ». Dans un premier temps, l'illégitimité à se sentir chez soi sur le territoire français peut renvoyer à la condition d'ex-colonisé en Algérie<sup>14</sup>, comme l'ont vécu les parents de Mohand. Je me trouvais dès lors face à un cas singulier qui m'obligeait à reconsidérer les relations univoques supposées, jusque-là, entre racisme et définition subjective de soi : « *La singularité qui « fait cas » tient donc à l'association contradictoire – ou, à tout le moins, déconcertante – de principes ou de données de fait lorsqu'ils se révèlent capables de déstabiliser l'évidence perceptive d'un objet ou la consistance d'une conviction. Elle instaure la perplexité du jugement en cassant le fil de la déduction ou de la généralisation et provoque ainsi la réflexion, à la bifurcation logique, à la rupture de procédures ou au changement nécessaire du cadre de référence théorique sur le chemin d'une conclusion* » (Passeron, Revel, 2005, p.12). Mohand se sentant aussi interpellé, m'incluait dans cette représentation altérisée (en tant qu'observateur participant) mais ne m'autorisait pas à m'étendre sur le sujet pour signifier une indignation. Ma subjectivité fondée sur la croyance en une reconnaissance évidente du racisme du fait de l'identité raciale supposée se voyait interpellée. Il n'y avait donc pas une unité de la subjectivité raciale dominée mais l'existence d'un travail de subjectivation qui permet à Mohand de sentir plus libre du rapport social majoritaire/minoritaires.

Dans cette réaction, on peut percevoir une force mentale, une protection émotionnelle contre le racisme mais sans nécessairement revendiquer une identité ethnique alternative ou positive. En d'autres termes, je peux qualifier cette réaction ainsi « ça ne sert à rien de

14 En s'appuyant sur les travaux de Frantz Fanon (1961), Tassadit Yacine (2008, p.18) met ainsi en relation la discrimination et la spatialité : « La domination est visible parce qu'elle s'inscrit dans l'espace, dans la campagne d'abord puis dans la ville, qu'il faut étudier de façon stratégique, à la fois réel et symbolique, de la lutte entre les colonisateurs et les colonisés (...) Ce n'est pas par hasard qu'il y avait deux quartiers : le quartier européen et la "cité indigène" ».

dénoncer le racisme, rien ne changera car tu restes un étranger ou un Arabe !». Déniant en apparence le racisme, il m'affirmera tout de même : « *C'est pire quand t'es Algérien !* ». Du point de vue de Mohand, cette vision du monde s'ancre dans une histoire familiale durant la colonisation française en Algérie qui identifiait les Algériens à des indigènes ou musulmans et non à des Français bien que ce fut un département français (de 1848 à 1962). Si les premiers immigrés maghrébins – déracinés – se voyaient enfermés par l'assignation raciale<sup>15</sup> (Sayad, 1998) au sens d'étrangers illégitimes, dans la situation présente mon interlocuteur en vient à se percevoir étranger, à l'accepter bien que de nationalité française. Ce faisant il ne tombe pas dans l'illusion administrative (Français « de papiers »), ce qui est une façon de se prémunir du point de vue majoritaire soit une identification raciale discriminatoire (« Immigrés »). Pour autant cette conscience de soi n'est pas reliée à un Nous valorisé par un groupe d'identification ou d'appartenance. L'individu demeure clivé car il critique également ce groupe réel ou imaginaire (Autrui généralisé), témoignant aussi bien d'une honte de soi<sup>16</sup> que d'une stratégie d'assimilation au majoritaire : « *Ce sont tous les mêmes, les Arabes ne sont pas ponctuels !* » (Mohand). Il semblait ne pas m'inclure dans cette désignation car la distance de classe (docteur en sociologie, dont il avait connaissance de cette distinction) compensait mon apparence raciale. Mon statut social l'impressionnait à tel point qu'il le rappelait lorsqu'on interagissait avec des majoritaires, ce qui entraînait en résonance avec le rejet des autres (« Arabes ») n'ayant pas, selon lui, fait de longues études. Cette gestion symbolique du stigmate renvoie à une trajectoire de forte confrontation sociale à des majoritaires (exclusion professionnelle, voisinage) et des minoritaires (altercation verbale et physique notamment).

15 Au sens de Simmel : « Il (l'étranger) n'est pas perçu en tant qu'individu singulier, mais comme représentant d'une race et d'une culture autres. » (Raphael, 2008, p.81).

16 Ce sentiment ressort aussi d'une expérience relatée en classe par une étudiante en travail social (25 ans, parents Afrique sub-saharienne) : « j'ai honte quand je suis dans les transports et qu'un groupe de Noirs font du bruit, s'affichent en public ». Cette prise de parole n'était pas acceptée par une autre partie des étudiantes qui refusaient une critique d'un Soi groupal ou racisé.

Ayant pu observer Mohand dans différents contextes interethniques, j'ai pu me rendre compte d'une capacité remarquable à adapter sa présentation de Soi (modification de la tonalité de la voix, répertoire linguistique), à naviguer et se faire accepter dans les deux mondes (Blanc/non Blanc) comme l'a théorisé María Lugones en tant que Latina *outsider* au sein de la société américaine : « Ce déplacement, ce fait d'être une personne puis d'en être une autre, différente, est ce que j'appelle "voyager"<sup>17</sup> » (Lugones, 2011, p.133). Il m'invitait également à soigner l'hexis corporel lors des interactions avec des majoritaires : avoir l'air souriant, « *pour ne pas leur faire peur* ». Une telle attitude joueuse (*playfulness* selon Lugones, traduit par Falquet et Bacchetta, 2011) est d'autant plus élaborée que Mohand peut en venir à dénigrer d'autres minoritaires en présence de majoritaires. Cependant, dans le cadre de relations inter-minoritaires, cette capacité de jeu s'affaiblit lorsqu'un autre participant, informé de son réseau relationnel chez les majoritaires, l'interpellait ainsi au sein d'une discussion de groupe en face d'un café : « je m'en fous de tes potes français, je n'attends rien d'eux ! [ton moqueur et intimidant] ».

### *Un Soi racisé vécu différemment*

Au vu du caractère fluide et clivé de la subjectivité raciale que l'interaction d'enquête révélait ou renforçait, il est possible dire que certains minoritaires mettent à distance la violence du racisme parce qu'ils ont réussi à l'anticiper et le dépasser subjectivement (effet de sens, Weber), reconnaissant donc sa réalité sans en être autant affecté (à la différence des groupes précédents interrogés). L'ethnographie des relations inter-minoritaires me conduisit à repérer des clivages révélateurs de ce rapport différencié au Soi racisé (étranger/français fictif), à l'image de cette interaction : « vous faites des études, vous voulez vous franciser ! » (Étudiante voilée témoignant de propos que des jeunes hommes lui ont tenus au pied de son immeuble). Cette formule faisait écho à mon expérience adolescente au cours de laquelle un copain (parents algériens), en échec scolaire et fréquemment

17 Ce qui rejoint la théorie des cercles sociaux de Georg Simmel (1908) pour qui une « même personne peut avoir des positions relatives tout à fait différentes » (p.424).

sujet à des contrôles de police, affirmait avec une certaine haine : « je ne suis français que sur les papiers [...] *la carte d'identité j'en profite* [en l'exhibant], *je les emmerde !* ». Ce propos revendique d'un côté, la possession officielle de la nationalité française et les droits qu'elle permet, par la naissance sur le territoire, et son usage stratégique car ces jeunes ne se sentent pas français, d'un autre côté (Mansouri, Feldman, Moro, 2013, p.574). On peut y voir une autre forme d'« attitude joueuse » qui consiste à s'adapter à deux mondes en anticipant un Soi racisé, inévitable lors des contrôles de police qui les altérisent au regard de la couleur de peau, de leur nombre et de leur tenue vestimentaire. Cette connaissance expérientielle du racisme les conduit dès lors à mieux se prémunir des contacts mixtes tout comme d'autres femmes racisées ayant réussi au fil des déceptions à ne plus se sentir affecté, dépassant ou transfigurant par-là le stigmatisme racial : « *À quoi bon se morfondre, être aigri et se victimiser. Moi personnellement, je ne ressens pas le racisme, pourtant je suis voilée* » (femme, 40 ans, assistante de direction, parents marocains). L'appartenance religieuse constitue un autre facteur de mise à distance du racisme, qui peut générer une attitude non conflictuelle en relation avec le dogme musulman : « *ça ne sert à rien de se battre, de contester l'Etat, car tout musulman doit obéir au souverain qui est au pouvoir, il ne faut pas faire de fitna [division]* » (Karim, 35 ans, fonctionnaire territorial, parents algériens). Ce propos faisait suite à une conversation autour du racisme systémique de l'Etat français. Si Karim apparaît résigné c'est qu'il a été victime d'un traitement islamophobe (mise au placard pour le pousser à la démission) par son employeur public et que son combat judiciaire n'avait pas abouti. Cette posture me rappelait la réplique de Mohand – « on n'est pas chez nous ! » – et témoigne d'un refus de participer au jeu socio-politique tant l'étrangeté assumée, signe d'une extra-territorialité, définit une trajectoire d'héritage post-colonial et d'immigration familiale de forte altérisation.

Mais cette subjectivité raciale – plutôt individualisante – a son revers car elle nourrit chez certain.e.s des clivages intra-ethniques qui s'accroissent à mesure des discours politiques anti-immigration, depuis le début des années 2000, à l'égard de certains groupes de migrants en provenance d'Afrique. À tel point que l'usage banalisé

du terme « blédard<sup>18</sup> » n'a cessé de prendre de l'ampleur parmi les générations de descendants d'immigrés qui y trouvent le besoin de se distinguer dans une relation de fausse conscience (« on est plus français que ces Arabes<sup>19</sup> »). Pour d'autres et de façon implicite, tel le récit de Farida, la socialisation primaire (scolarité réussie, langue française, blancheur de peau) la préservait en théorie des discriminations. Se pensant du bon côté de frontière raciale (Frazier, 1939), elle n'a pu anticiper un Soi racisé, à la différence de jeunes dits « de cité » (Beaud, 2024) stigmatisés au quotidien, car elle avait supposé que les études longues la mettraient à l'abri d'incriminations ou de suspicions. Ce n'est que lorsqu'elle a été confrontée à la réalité des discriminations racistes du monde du travail qu'elle a commencé par endosser un nouveau Soi racisé et à s'engager dans une démarche de recherche (inscription en thèse), possiblement pour s'en émanciper.

Comme j'ai pu le percevoir au cours de la relation d'enquête, l'apprentissage d'un Soi racisé n'entraîne pas d'identification toujours positive au groupe racial tant l'identité pour soi est sous l'influence de l'identité pour autrui. Une subjectivité raciale ambivalente montre l'existence de ressources inégales pour mettre à distance le racisme car les savoirs expérientiels critiques s'inscrivent dans des trajectoires familiales, professionnelles, urbaines et post-coloniales.

## Conclusion

Etudier un objet si proche de soi peut renvoyer au dilemme formulé par Norbert Elias en 1956 (*Engagement et distanciation*<sup>20</sup>, 1993, p.28) pour qui le devoir social des sociologues « en qualité de scientifiques est souvent inconciliable avec les exigences qui résultent de leur

18 Terme péjoratif et insultant pour désigner les migrants légaux ou « illégaux ».

19 Il est aussi intéressant de noter que dans le pays d'origine de leurs parents, ils soient à leur tour désignés par le terme arabe péjoratif « Zmagra » signifiant « les immigrés ». Cette assignation raciale affecte leur construction identitaire de façon plus ou moins durable et renforce l'écartèlement entre deux cultures à l'image du groupe « Asiatique » (Hamisultane, 2022).

20 La version anglaise tirée de son article publié en 1956 est la suivante : « Problems of Involvement and Detachment » (*The British Journal of Sociology*).

position de membres d'autres groupes ». Elias reconnaît plus loin dans cet ouvrage qu'il faut pouvoir accéder au vécu des individus pour comprendre leurs représentations, et que cela ne se fait pas « sans participation et engagement actifs » (p.29). Cependant, il estime nécessaire de séparer les deux identités, celle de chercheur et de participant, afin d'éviter équivoque et contradiction. Il s'agit en outre d'une adhésion à l'idéologie de neutralité axiologique (Bilge, Hill Collins, 2023) au sens d'une indispensable neutralisation de ses affects qui risqueraient de nuire au travail scientifique. Pour Elias, le concept de « désenchantement émotionnel », au sens de se détacher des affects, serait en outre un préalable à la démarche scientifique. Or, comme nous venons de l'étudier, le désenchantement est un signifiant de la relation de transfert/contre-transfert ; une subjectivité qu'il ne faut pas évacuer (de Gaulejac, Roche, 2007, p.14-15) tant elle questionne la relation imbriquée chercheur/enquêté racisé.

Au moment de commencer l'écriture de mon récit d'enquête sur les expériences du racisme, je ne mesurais pas véritablement l'exigence de réflexivité supplémentaire – un retour sur soi – qu'il fallait déployer pour objectiver mes présupposés dans la façon de restituer le processus de recherche. Pour ce faire je devais, non sans tensions, mettre en dialogue ce que j'avais vécu et compris des interactions d'enquête avec une socialisation familiale en partie aveugle au racisme. En cela le travail réflexif ne s'arrête jamais car la construction de l'objet s'articule aux découvertes et étonnements du travail de terrain, et se rejoue lors de la phase d'écriture sociologique car il s'agit de contrôler l'effet de l'expérience intériorisée sur le présent (un intérêt à dénoncer) par un travail d'auto-analyse du Soi racisé (Bourdieu, 2003). Je peux à présent dire que tout chercheur.e engagé dans ce type d'enquête doit mesurer les étapes plus ou moins imbriquées de mise en œuvre d'une réflexivité : revenir sur un passé social qui a façonné une certaine image de soi et du racisme, envisager le travail d'enquête de façon progressive en interrogeant les relations de transfert et contre-transfert et les enjeux d'une intersubjectivité raciale ; en outre le chercheur, racisé ou pas, ne doit pas supposer a priori l'existence d'un vécu homogène de sujets racisés parce que porteurs de marqueurs raciaux. L'appariement racial avec les enquêtés touche de plus à ses limites comme d'autres chercheurs racisés

(Julius Wilson cité par Twine et Warren, 2000, p.9) l'ont vérifié aux Etats-Unis : « L'expérience des Noirs n'est pas uniforme. Bien que tous les Noirs aient pu être victimes d'un comportement raciste, à un moment ou à un autre, l'expérience des Noirs peut néanmoins varier selon la classe sociale, la région du pays et l'âge ». Il est important d'en tenir compte pour ne pas sur-interpréter le déterminant racial et saisir le contexte social et clinique de l'interaction. Dans ce sens, il est nécessaire d'examiner de façon critique et collective (journal de terrain, échanges en séminaire, groupe de recherche) les conditions d'objectivation méthodologique des matériaux empiriques – autant les cas positifs que négatifs de mise à distance du racisme – fondés sur l'étude croisée des expériences objective et subjective.

La démarche clinique m'a rendu attentif aux influences réciproques en situation d'enquête qui participent à produire un effet miroir (transfert et contre transfert), soit une adhésion, une ambivalence ou un rejet de l'objet de recherche et de ma personne au regard de l'identité assignée (Arabité). Parce que le racisme est à la fois objectif et subjectif, j'ai pris le parti de croiser plusieurs contextes d'enquête en lien avec mes positions sociales occupées afin d'objectiver de façon clinique les points de vue de minoritaires inégalement préparés à faire face à la réalité du racisme. En effet, cette expérience peut donner lieu dans certains cas (enseignant/étudiant racisé, habitants de quartiers racisés) à un sens généré ou actualisé au cours de la relation avec un chercheur racisé. En cela, il fallait me montrer prudent et faire preuve d'une vigilance empirique afin de re-questionner sans cesse les ajustements et désajustements identitaires : comment étais-je perçu et regardé ? Et considérer les effets sur ma subjectivité. Saisir théoriquement et empiriquement le racisme comme un fait socio-psychique implique donc une démarche clinique attentive à toutes les dimensions en jeu (générationnelle, raciale, émotionnelle, langagière, corporelle) que je n'ai pas toujours réussi à faire apparaître ou articuler.

C'est aussi en reconnaissant la dynamique intersubjective de la relation d'enquête, que je peux considérer avoir fait preuve d'implication pour saisir les ressorts psycho-sociaux (souffrance, honte de soi, colère, bonheur d'expression) qui conduisent à

reconnaître ou bien à minimiser l'expérience raciste. Des processus socio-psychiques et interethniques sont agissants, oscillant entre honte et envie de se confier, car la scène d'interpellation (Butler, 2007 ; Hamisultane, 2022) forme un espace de compréhension de soi (Hanique, 2007) éprouvant ou libérateur – vouloir exister au-delà de la race – selon les cas. En cela, le sens vécu par le sujet n'est pas univoque ou définitif mais provient d'un apprentissage du racisme (une carrière au sens de Becker) qui nourrit un processus de subjectivation inscrit dans une trajectoire socio-historique et politique.

## Références

- Beaud, S. (2024). Enfants d'immigrés et générations sociales. *La pensée*, (418), 154-165. <https://doi.org/10.3917/lp.418.0154>
- Bédinadé, D., Mayenga, E. (2023). Les conditions raciales de l'enquête en sciences sociales. *Marronnages : Les questions raciales au crible des sciences sociales*. vol.2, n°1, 8-15.
- Bell Hooks (2023). *Rage assassine. Mettre fin au racisme*. Editions divergences.
- Biko, S. (2014). *Conscience noire : Ecrits d'Afrique du Sud (1969-1977)*. Paris : Amsterdam éditions.
- Bilge, S., Hill Collins, P., (2023). *Intersectionnalité. Une introduction*. Paris : Amsterdam éditions.
- Boubeker, A. (2003). *Les mondes de l'ethnicité : la communauté d'expérience des héritiers de l'immigration maghrébine*. Paris : Balland.
- Bouchareb, R. (2018). Les discriminations racistes au travail. Expériences individuelles et méthodes d'enquête. *Les Mondes du Travail*, (21),10-31.
- Bouchareb, R. (2022). Ne pas se dire victime de racisme : entre déni et stratégies identitaires. *Emulations, revue de sciences sociales*, (42), 113-128. <https://doi.org/10.14428/emulations.42.07>
- Bouchareb, R. (2023). Tenter d'atténuer la distance raciale lors des interactions d'enquête : viabilité et limites d'une stratégie d'appariement racial. *Marronnages : Les questions raciales au crible des sciences sociales*, (2), 8-28.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Editions du Seuil.
- Bourdieu, P. (2003). L'objectivation participante. *Actes de la recherche en sciences sociales* (150), 43-58. <https://doi.org/10.3917/arss.150.0043>

- Bourdieu, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Raison d'agir, Cours et Travaux.
- Butler, J. (2007). *Le récit de soi*. Paris : Presses universitaires de France.
- Costantini, C. (2009). Le chercheur : sujet-objet de sa recherche ? *Cliopsy*, (1), 101-112. <https://doi.org/10.3917/cliop.001.0101>
- Delanoë, D. (2015). Pourquoi il ne faut pas avoir peur du transfert et du contre-transfert culturels ? *Le carnet Psy*, (188), 22-26. <https://doi.org/10.3917/lcp.188.0022>
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Doytcheva, M. (2015). *Politiques de la diversité. Sociologie des discriminations et des politiques antidiscriminatoires au travail*. Bruxelles : Éditions P.I.E Peter Lang.
- Dubar, C. (1998). Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques. *Sociétés contemporaines*, (29), 73-85. <https://doi.org/10.3917/soco.p1998.29n1.0073>
- Dubar, C. (2007). Polyphonie et métamorphoses de la notion d'identité. *Revue française des affaires sociales*, (2), 11-25. <https://doi.org/10.3917/rfas.072.0009>
- Dubois, W.E.B. (1903/2004). *Les Ames du peuple noir*. Traduction Editions La Découverte. <https://doi.org/10.14375/NP.9782728835737>
- Eberhard, M. (2022). (D)énoncer l'expérience du racisme : retour sur une double illégitimité. *Mouvements*, Hors-série, 92-108. <https://doi.org/10.3917/mouv.hs02.0092>
- Elias, N. (1987/1991). *La société des individus*. Paris : Editions Fayard.
- Elias, N. (1983/1993). *Engagement et distanciation. Contribution à une sociologie de la connaissance*. Paris : Editions Fayard.
- Essed, P. (1991). *Understanding everyday racism : An interdisciplinary theory*. Londres : Sage publications. <https://doi.org/10.4135/9781483345239>
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Paris : Maspéro.
- Fassin, D. (2006). Du déni à la dénégation. Psychologie politique de la représentation des discriminations. Dans Didier Fassin et Eric Fassin, *De la question sociale à la question raciale ?* Editions La Découverte, 131-157. <https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2006.02.0131>
- Frazier, F. (1939). *The Negro Family in the United States*. New York : Macmillan. <https://doi.org/10.2307/2292637>

- Gastault, Y. (2020). Une année noire dans le Midi. Le racisme anti-arabes en actes, de Grasse à Marseille. *Homme et Migrations*, (1330), 31-36. <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.11368>
- Gaulejac (de), V., Hanique, F., Roche, P. (2007). *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*. Editions Erès, Sociologie clinique.
- Giust-Desprairies, F. (1996). L'identité comme processus, entre liaison et déliaison. *Education permanente*, 128, 6p.
- Glaser Barney, G., Strauss A. (1967/2022). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégie pour la recherche qualitative*. Armand Colin, Sociologica.
- Goffman, E. (1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les éditions de Minuit, Le sens commun.
- Goffman, E. (1973). *Les rites d'interaction*. Paris : Les éditions de Minuit, Le sens commun.
- Hajjat, A. (2005). Le MTA et la « grève générale » contre le racisme de 1973. *Plein Droit*, (67)/4, 35-40. <https://doi.org/10.3917/pld.067.0035>
- Hamel, Ch., Lesné, M., Primon, J.-L. (2015). La place du racisme dans l'étude des discriminations. Dans Beauchemin C., Hamel Ch., Simon, P., *Trajectoires et origines. Enquête sur la diversité des populations en France (443-469)*. Paris : Ined éditions. <https://doi.org/10.4000/books.ined.936>
- Hamisultane, S. (2014). La nécessaire distanciation du chercheur par l'analyse de son implication. *Interrogations*, 18 (en ligne), <http://www.revue-interrogations.org/La-nécessaire-distanciation>, Consulté le 10 juin 2024. <https://doi.org/10.36615/csr.v17i1.1340>
- Hamisultane, S. (2022). Sociologie clinique et approche anti-oppressive : la posture dans la rencontre de recherche en travail social en contexte d'interculturalité au Canada. *Clinical Sociology Review*, 17/1, 83-104.
- Hamisultane, S., Lorrain, M.-J., Nicolas, C., Rhéaume, J. (2021). L'interculturalité en intervention et le récit de soi. Quelle posture clinique ? Quels enjeux méthodologiques. *Nouvelles pratiques sociales*, vol.32/2, 175-193. <https://doi.org/10.7202/1085518ar>
- Hanique, F. (2007). De la sociologie compréhensive à la sociologie clinique. Dans V. de Gaulejac, F. Hanique et P. Roche (dir.), *Sociologie clinique*. Editions Erès, 91-113. <https://doi.org/10.3917/eres.roche.2007.01.0091>
- Jamouille, P. (2013). *Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*. Paris : La Découverte.

- Lagache, D. (2009). *La psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.lagac.2009.01>
- Latté, S. (2008). « Les victimes ». La formation d'une catégorie sociale improbable et ses usages dans l'action collective ». Thèse de doctorat de Sociologie, Paris, EHESS.
- Le Cour Grandmaison, O., Salouti, O. (dir.) (2020). *Racismes de France*. Paris : Editions La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.slaou.2020.01.0379>
- Lugones, M. (2011). Attitude joueuse, voyage d'un "monde" à d'autres et perception aimante. *Les cahiers du CEDREF*, 18, 117-139. <https://doi.org/10.4000/cedref.684>
- Mansouri, M., Feldman, M., Moro, M.-R. (2013). L'écho adolescent du colonial. *Adolescence*, (31), 565-575. <https://doi.org/10.3917/ado.085.0565>
- Mead, G. (1934/1963). *L'esprit, le Soi et la Société*. Paris : Presses universitaires de France.
- Merleau Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Moro, M.-R. (2001). Le racisme : une question clinique transgressive. *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, 3, 345-349. <https://doi.org/10.3917/lautr.008.0345>
- Ndiaye, P. (2008). *La condition noire. Essai sur une minorité française*. Paris : Calmann-Lévy.
- Negrone, C. (2007). *Reconversion professionnelle volontaire*. Paris : Armand Colin.
- Passeron, J.-C., et Revel J. (2005). « Penser par cas. Reasonner à partir de singularités ». *Penser par cas*. Dans Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (9-44). <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.19901>
- Quashie, H. (2020). Quand enquêter rime avec racialité. Revisiter les migrations du « Nord » vers le « Sud » et la production sociale des catégorisations arabe, noire et blanche à travers la réflexivité. *Cahiers de l'Urmis* <https://doi.org/10.4000/urmis.2172>
- Raphaël, F. (2008). Le juif comme paradigme de l'étranger chez G. Simmel. *Sociétés*, (101), 81-90. <https://doi.org/10.3917/soc.101.0081>
- Rhéaume, J. (2007). L'enjeu d'une épistémologie pluraliste. Dans V. de Gaulejac, F. Hanique et P. Roche (dir.), *Sociologie clinique*. Editions Erès, 55-74.
- Rudder de, V. (2018). *Sociologie du racisme*. Montreuil : Editions Syllepse.

- Sardan, O. de. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Academia Bruylant.
- Sayad, A. (1993). La malédiction. Dans Bourdieu, P. (ed.), *La misère du monde* (1267-1300). Paris : Éditions du Seuil, Points.
- Sayad, A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Éditions du Seuil, Points.
- Silberman R., Fournier I. (2006). Les secondes générations sur le marché du travail en France : une pénalité ethnique ancrée dans le temps. *Revue française de sociologie*, vol.47, p.243-292. <https://doi.org/10.3917/rfs.472.0243>
- Simmel, G. (1999/1908). *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Paris : PUF.
- Streiff-Fénart, J. (2006). L'attribution de paranoïa comme délégitimation de la parole des minoritaires : l'exemple d'une entreprise de transports publics. *Cahiers de l'Urmis*, (10-11), 159-167. <https://doi.org/10.4000/urmis.257>
- Taboada-Leonetti, I. (1990). « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue », Dans C. Camillieri, J. Kastorsztejn, E.-M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti, A. Vasquez, *Stratégies identitaires*. Paris : PUF, *Psychologie d'aujourd'hui*, 43-83. <https://doi.org/10.3917/puf.marti.1998.01.0043>
- Tassadit, Y. (2008). Discrimination et violence. *Tumultes*, 31, 17-27. <https://doi.org/10.3917/tumu.031.0017>
- Twine, F. -W. (2000). « Racial ideologies and racial methodologies » dans *Racing research, Researching race. Methodological dilemmas in critical race studies*. Sous la direction de Twine, F.-W. et Warren, J., (1-34). New York University press.
- Twine, F. -W., Warren, J. (2000). *Racing research, Researching race. Methodological dilemmas in critical race studies*. New York University press.
- Vivas-Romero, M. (2017). Co-construction d'une ethnographie émancipatrice et féministe. Entre mutation et métissage. *Emulations*, 22, 36-50. <https://doi.org/10.14428/emulations.022.003>
- Weber, M. (1956/1971). *Economie et société 1. Les catégories de la sociologie*. Plon.
- Weber, M. (1987). *Le savant et le politique*. trad. Par Julien Freund, Plon-Union générale d'édition, « 10-18 ».
- Wieviorka, M. (1989/1992). *La France raciste*. Paris : Editions du Seuil.

Wilson, William Julius. (1974). « The New Black Sociology: Reflections on the 'Insiders' and the 'Outsiders' Controversy » dans *Black Sociologists : Historical and Contemporary Perspectives*. Sous la direction de James E. Blackwell and Morris Janowitz, 322-328. Chicago: University of Chicago Press.

## À propos de l'auteur

**Rachid Bouchareb** est enseignant à l'Université d'Evry-Val-d'Essonne, et chercheur associé au CPN (Centre Pierre Naville). Après avoir mené une thèse à l'Université Paris VIII en cotutelle avec l'Université Libre de Bruxelles consacrée au travail féminin précarisé et à la conflictualité au sein des réseaux de boutique en France et en Belgique, ses recherches ont porté sur les recompositions du travail indépendant urbain (petit commerçant et consultant informatique), l'action syndicale face aux discriminations ethno raciales, et l'expérience du racisme au travail. Il questionne actuellement la construction des trajectoires sociales de groupes minoritaires en interrogeant les rapports entre altérisation, racisation et subjectivité raciale.

**Conditions de la licence Creative Commons** : Vous devez créditer l'Œuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Œuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Œuvre.